

Culture



Abner COHEN, *Masquerade Politics: Explorations in the Structure of Urban Cultural Movements*, Berkeley, Los Angeles : University of California Press, 1993

Vered Amit-Talai

Volume 14, Number 2, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083543ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1083543ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Amit-Talai, V. (1994). Review of [Abner COHEN, *Masquerade Politics: Explorations in the Structure of Urban Cultural Movements*, Berkeley, Los Angeles : University of California Press, 1993]. *Culture*, 14(2), 143–144. <https://doi.org/10.7202/1083543ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

En dépit de ces réflexions, ce livre aidera beaucoup ceux et celles qui veulent approfondir l'articulation du pouvoir, sa symbolisation dans les sociétés sub-sahariennes. Nous avons là une riche collection qui nous livrera des informations intéressantes sur la sémiotique du pouvoir chez les Cokwe d'Angola.

Référence

TCHICAYA, U.
1970 Le sens de l'art africain, *African Arts*, vol. 3.

Abner COHEN, *Masquerade Politics: Explorations in the Structure of Urban Cultural Movements*, Berkeley, Los Angeles : University of California Press, 1993.

Par Vered Amit-Talai
Université Concordia

Dans les années 60 et 70, les études d'Abner Cohen sur les mouvements culturels urbains ont favorisé l'ouverture de nouvelles avenues anthropologiques importantes. Toujours fascinantes, souvent provocantes et parfois controversées, les études de Cohen sur les Haoussas de Ibadan (Nigeria) ou les Créoles de Sierra Leone ont catalysé la recherche dans des domaines tels que l'ethnicité, l'urbanisme, les cultures d'élites et les groupes d'intérêts politiques. Au cours de la dernière décennie, alors que l'on notait un intérêt croissant pour les mouvements sociaux, le pouvoir, l'inégalité et le changement, les travaux de Cohen, de même que ceux de plusieurs de ses contemporains britanniques, n'ont malheureusement pas toujours été reconnus à leur juste valeur. En lisant attentivement les innombrables critiques sur les pratiques anthropologiques qui ont paru pendant cette période, on peut avoir facilement l'impression que les générations précédentes d'anthropologues ont tout simplement laissé de côté les questions politiques de pouvoir, de conflit, d'hégémonie idéologique, de création d'états et de changement. Il semble par conséquent particulièrement pertinent pour Abner Cohen, qui a étudié ces questions bien avant qu'elles ne soient à la mode, de refaire surface avec une étude approfondie des recoupements entre la politique et les arts dans le cadre du Notting Hill Carnival de Londres. Le résultat est toutefois de qualité plutôt variable.

Cohen réussit à produire un compte-rendu ethno-historique fascinant, complexe et extrêmement

détaillé de l'évolution du Carnaval de l'état de petit événement « anglais » local à tendance intégrationniste à celui de festival d'échelle nationale, attirant des centaines de milliers de personnes, organisé et monté exclusivement par des Antillais. Cette chronique a pour trame les bouleversements politiques vécus par la Grande-Bretagne pendant ces décennies : la montée de la violence raciale pendant les années 70; le Thatcherisme, le chômage et les émeutes pendant les années 80; et la polarisation de plus en plus marquée entre le Nord et le Sud du pays. Sur un plan plus local, Cohen remarque la solidarité initiale de la classe ouvrière à Notting Hill qui a poussé les gens à franchir les barrières ethniques afin de mener une lutte commune pour le logement, l'éducation et les services. Avec le temps, le district s'est de plus en plus polarisé autour des barrières raciales. Plus récemment, l'embourgeoisement a été la source de nouvelles tensions lorsque des nouveaux arrivants aisés se sont alliés à des promoteurs et d'« anciens résidents mécontents » afin de s'opposer au carnaval. Mais entre temps, l'importance du carnaval avait largement dépassé les frontières du district de Notting Hill. Dans un manuscrit dense de seulement 166 pages, Cohen s'arrange quand même pour réfléchir sur les efforts des instances gouvernementales pour contenir, contester et finalement accepter le carnaval; sur l'impact des formes de musiques populaires comme le reggae et les orchestres de bidons; sur la nature du leadership ethnique et les difficultés inhérentes à la mise en place d'une organisation communale chez les Antillais de Grande-Bretagne.

Pour rédiger cette ethnographie dense, Cohen s'appuie sur un éventail intéressant de sources de données. Outre sa participation au carnaval et aux événements connexes et ses observations, ses entrevues avec des gens mêlés à l'organisation et à l'animation du carnaval, Cohen a réuni à l'aide d'un adjoint à la recherche les biographies et réseaux sociaux détaillés de 20 hommes et femmes antillais d'un quartier de l'Ouest de Londres. Cependant, l'aspect sans doute le plus surprenant de cette étude est l'utilisation importante qu'il fait des journaux et revues populaires, tant locaux que nationaux. Comme le signale Cohen lui-même, les mouvements urbains « se font toujours sous les projecteurs d'une publicité enregistrée » (p. 155), ce qui représente pour le chercheur une véritable mine de renseignements qui peuvent être combinés efficacement à d'autres formes de collecte de données. Malheureusement, Cohen n'approfondit pas plus les défis méthodologiques — et la façon dont il les a relevés — de

l'étude d'un mouvement qui est national par son échelle, fragmenté par son organisation, et intermittent et dispersé en termes d'événements et de relations.

À cette déception s'ajoute la grande faiblesse de l'exposé théorique de Cohen. La discussion repose sur une série de dichotomies conceptuelles peu convaincantes et plutôt sommaires entre le rationnel et l'irrationnel, le moral et l'immoral, et plus important encore entre la culture et la politique. Pour Cohen, la culture et la politique sont inextricablement mêlées. La politique suppose une lutte pour le contrôle de formes culturelles. Par conséquent, finalement « presque toutes les formes culturelles sont politisées et contestées » (p. 126). Pourtant, d'une certaine façon, la politique peut encore être distincte de la culture. Il est toutefois excessivement difficile d'imaginer une politique aculturelle et Cohen ne décrit pas cette créature étrange, pas plus qu'il n'explique pourquoi l'effort en vaudrait la peine. De même, il faut constater, à l'instar de Darcus Howe, l'un des organisateurs du carnaval, que la symbolique et la force politique du carnaval seraient moindres si elles se limitaient à de simples et vulgaires slogans politiques. Et le carnaval serait, comme le prétend Cohen, une sorte de relation de plaisanterie, qui camouflerait des tensions structurelles propres à l'état centralisé. Ce qui permet de prétendre que le carnaval se résume à « des politiques déguisées en formes culturelles » (p. 132) n'est toutefois pas clair. Bref, la façon dont Cohen conçoit la politique comme un domaine d'activités et d'expression ne répond pas aux possibilités théoriques que laissait présager cette riche ethnographie. Cette lacune est sans aucun doute attribuable au fait que Cohen s'est trop basé sur une documentation datant de plusieurs dizaines d'années. Il est dommage qu'il n'ait pas réussi à inclure, d'une façon ou d'une autre, l'explosion d'intérêt et de travail des quinze dernières années dans le domaine des études culturelles, plus précisément celui de la relation entre la politique, l'art et la communauté qui retient son attention. Bien que cette étude ne soit pas à la hauteur de ce qu'on pouvait espérer, elle a suffisamment de matière pour être fortement recommandée aux étudiants en ethnicité, politique et culture populaire.

Françoise HERITIER-AUGE et Elisabeth CO-PET-ROUGIER (Eds), *Les complexités de l'alliance, Volume IV. Economie, politique et fondements symboliques*, Paris, Editions des Archives Contemporaines, Collection « Ordres Sociaux », 1994, XXII+198 pages, 160 FF.

par Jean-Claude Muller

Université de Montréal

Cet ouvrage comprend six contributions et une introduction qui tente de leur trouver un fil directeur. Le premier texte, signé Marc Abélès, s'interroge sur le vocabulaire politique français qui emploie tout une terminologie métaphorique de la parenté et de l'alliance. Il y est question de « familles » politiques, de « fils » spirituels, d'« héritiers », de « filiations », d'« unions », d'« alliances » et même, assez récemment, de « cohabitation » voire de « mariage blanc » et d'« unions contre-nature. » Tout homme politique français reçoit sa légitimité d'une famille politique et se réclame d'un ancêtre vivant ou mort. Même le Parti communiste, le plus bureaucratique des partis français, ressortit à cette idéologie de la famille, mais dans un autre registre. Cet usage métaphorique de la parenté dans la vie politique française contraste fortement avec les usages britanniques. La parenté, surtout chez les conservateurs, y joue un rôle bien réel mais différent de celui qu'on lui fait jouer en France et le langage métaphorique n'y est jamais employé. L'auteur y voit une continuité entre le privé et le public en France qui « familialise » la sphère politique alors que les Anglais séparent conceptuellement les deux choses et pensent le politique sur un modèle associatif qui ne doit rien au langage de la parenté.

Nous restons dans le registre de la métaphore avec Françoise Zonabend qui nous restitue le langage dans lequel les habitants de La Hague (Normandie) parlent de leurs troupeaux. C'est encore en termes de parenté, mais souvent inversée, que les éleveurs discutent de leur bétail qui sont « comme des gens », les « gens » étant aussi des parents. La filiation bovine est matrilineaire : il y a des lignées matrilineaires où le taureau n'entre pas ou presque. A juste titre car bien souvent on pratique l'insémination artificielle. Malgré celle-ci, les éleveurs se donnent toutes les bonnes raisons, la plupart fictives, pour garder un taureau dans l'étable afin de réaffirmer symboliquement l'exclusivité des sexes et leur différence aussi bien dans le registre bovin qu'humain. Cette société minimise l'alliance; très